

Jonathan Chardin

L'Île de la résurrection

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Jonathan Chardin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PARTIE I

I

« L'Île de la Résurrection est un petit triangle de terre perdu au large de la côte occidentale écossaise, au cœur des Hébrides, et ses rivages jettent sur l'océan ce même regard solitaire et mélancolique qui remplit les yeux des habitants de ces régions du nord. Le ciel bas et lourd se confond parfois si bien avec le marbre de la mer que le spectateur de la nature, pour peu qu'il accepte de s'abandonner à la contemplation, peut aisément n'y voir qu'une sorte de grand vide tourmenté, et l'impression lui vient alors bien vite parfois de se trouver au commencement du monde. Qu'à présent cet homme se tourne vers les terres tourmentées de l'île, témoins des guerres de religion qui traversèrent le Moyen Âge (et dont on percevrait encore parfois, selon la population, les spectres des persécutés traversant les landes), et le voici qui découvre une mer de fougères, de bruyères et d'herbes maigres qui suffisent à peine à nourrir les moutons, et des brumes qui errent comme des fantômes jusqu'à ce qu'un rayon de soleil perce péniblement l'épaisseur blanchâtre du ciel. Ces solitudes, en dépit de leurs rigueurs, ont toujours été pour moi des présences inestimables, et je ne me suis jamais senti en de si meilleure compagnie que parmi ces espaces encore

sauvages et violents, où les empreintes humaines pourtant ne sont pas venues chercher autre chose que la paix et le repos. La seule sapinière de l'île est si bien pénétrée par le brouillard que cela lui prête une sorte de dimension surnaturelle, magique, et de tous temps d'ailleurs, les imaginations superstitieuses de l'Île de la Résurrection ont fait de ce bosquet le lieu de phénomènes bizarres et singuliers, sans pouvoir jamais dire néanmoins de quoi il en retournait précisément (ce qui, bien entendu, a constitué un terreau très favorable à la germination de légendes en tous genres¹).

Mis à part donc ce bosquet, on ne voit à perte de vue que la mer et les vallons colorés de vert et de pourpre qu'arrosent l'embrun et les pluies de ce climat doux et humide et que courent de petits troupeaux de chèvres et de moutons sauvages. Au sommet d'un vallon, les ruines d'un prieuré du XII^{ème} siècle dont les mousses ont colonisé et enseveli les pierres, surplombe le relief bas mais accidenté de l'île. Plus personne n'y fait attention, et les archéologues eux-mêmes ne prêtent plus attention à ces vestiges. Plus bas, dans la vallée, une route de sable divise ces plaines que l'homme n'a à peu près jamais tenté de cultiver, et vient s'échouer au seuil d'une grande demeure élizabéthaine que près de trois miles isolent de Gelden, le seul village de l'île. Les deux tourelles de cette maison, qui s'achèvent par des pignons à créneaux, se rangent de part et d'autre d'un axe symétrique qu'indique la porte principale. Les murs extérieurs, d'une longueur égale, sont d'un gris qui se

détache à peine du paysage marin en arrière-fond. Bâtie en 1540, j'appris au moment de l'acquérir qu'elle avait été occupée durant plus d'un siècle par des moines qui, peu après que Marie Tudor eut rétabli le catholicisme en Grande-Bretagne et que les premiers martyrs protestants eurent été tués de sa main sanglante, avaient jugé heureux de faire un monastère de cette maison abandonnée précocément par son ancien et richissime propriétaire. Ils la baptisèrent *Revealson*, et construisirent un petit cimetière à une centaine de pas de la maison, afin d'y enterrer les leurs. Le cimetière allait servir ensuite aux dépouilles des futurs habitants de *Revealson*. La demeure eût été au demeurant le théâtre de miracles de la part d'un certain abbé Eternis qui y aurait été assassiné, et le siècle de Milton aurait été ainsi le témoin de ces prodiges et de la conversion au catholicisme des âmes les plus récalcitrantes de l'île. L'un de mes ancêtres, Michael J. Steinen, racheta *Revealson* en 1766, soit plusieurs décennies après que les moines l'eurent quitté. Propriété de ma famille depuis plus d'un siècle, la bâtisse venait de m'être léguée en héritage à la mort de mon père, qui s'y terrait seul depuis la disparition de ma mère, et dont je n'avais plus de nouvelles, dans les derniers temps de sa vie, que par des lettres que sa santé fragile trouvait encore le courage de rédiger. Je n'avais donc à peu près rien su de ses dernières années, ni même de sa mort. Il avait été enterré, m'avait-on rapporté, sur l'île par quelques uns des amis qu'il s'y était faits. En tout état de cause, ce fut

pour cette raison que j'emménageai à *Revealson* en octobre de l'année 1891. Ne voulant manquer à aucune des dernières volontés de cet homme sage et aguerri, j'avais résolu, conformément à un certain article de son testament, de ne pas me séparer de Will, son jardinier et homme à tout faire, non plus que de madame Frits, qui avait été entre autres choses ma gouvernante et, avant cela, celle de mon épouse Dolorès durant ses cinq premières années (avant que, pour des raisons qu'on lui a toujours refusées, elle ne fût conduite à Londres chez quelques amis de sa famille afin qu'ils se chargeassent de son éducation), et que mon père, en dépit du caractère terriblement austère et des manquements répétés de cette femme que rien ne déridait jamais, n'avait eu le cœur de congédier.

II

Le nombre considérable de pièces qu'offrait *Revealson* en faisait une sorte de microcosme que s'évertuait à entretenir madame Frits et que Dolorès et moi faisons vivre. Univers à la fois fermé sur lui-même et percé de fenêtres et de portes qui s'ouvraient sur le monde, la bâtisse, érigée par les sentiments d'un vieux duc anglais qui aimait autant la solitude qu'il chérissait la liberté, offrait en outre de grandes possibilités d'aménagement. J'avais élu une belle pièce pour en faire mon bureau. C'était la pièce où je méditais sur les lois de la nature, où je cherchais à communiquer, ou plutôt à communier

avec la vérité. J'avais en outre installé, dans la longue galerie du rez-de-chaussée qui avait servi jadis de salle de réception, un vaste laboratoire qui me permettait de poursuivre mes recherches. Et chaque jour, lorsque je descendais les marches qui me conduisaient dans la seule pièce qui possédât des instruments de la technologie la plus moderne de l'époque, l'espoir naissait dans mon cœur que ce jour-là allait révéler mon génie et établir ma réputation dans le monde entier. Mes travaux en neurosciences m'avaient en effet récemment autorisé à croire — du moins le pensais-je — que bientôt l'homme serait capable de guérir de toutes sortes de maladies et de blessures, si l'on parvenait à stimuler certaines zones de son cerveau qui demeurent habituellement inactives et qui, selon mes recherches, disposaient de cette prodigieuse capacité. Mais en même temps que croissait cet espoir, le terrible sentiment d'être en train, peut-être, de préméditer un crime contre l'humanité en défiant ainsi la nature, m'assaillait. Pécher, n'est-ce pas cela, au fond? N'est-ce pas autre chose que d'agir par méconnaissance des lois du monde? Je vivais si douloureusement ce conflit intérieur, que lorsque me venait l'envie de mettre fin à tout ceci, afin de gagner ma délivrance et de préserver mes contemporains de mes folies, je me voyais l'instant d'après assailli par l'idée contraire, que sacrifier ce projet serait manquer une occasion unique de sauver l'humanité. Dans ces moments de doute qui me divisaient et qui divise probablement tout honnête

savant, la prudence cédait à la témérité, comme il arrivait aussi que ce fût l'inverse.

Dolorès ne manquait pas pourtant de me donner les meilleurs encouragements (comme elle l'avait toujours fait depuis que notre enfance) et ne tarissait point d'éloge à mon sujet auprès des personnes de sa connaissance, même si elle partageait très largement ma crainte et qu'elle espérât « secrètement » que j'axasse mes recherches sur d'autres questions que la morale ne réprouvât pas à ses yeux. Au reste, elle préférait aux sciences du corps et de l'esprit celles non moins importantes de l'Histoire, des mythes et des légendes. Ses journées, elle les occupait beaucoup à écrire des ouvrages sur les événements réels ou symboliques qui, de sa propre opinion, avaient en quelque manière que ce fût redéfini profondément le destin de l'humanité. Tous ces êtres qui avaient refusé le jeu du pouvoir sur l'autre et qui recherchaient le pouvoir sur soi, seule véritable propriété de l'individu; tous ces êtres qui par leurs écrits et leurs actes avaient fait un moment trébucher l'Histoire dans sa course à la vanité; tous ces êtres enfin qui voyaient plus loin que le peuple, mais qui voyaient pour lui, elle en voulait comprendre et démontrer le rôle et la lumière à travers ces âges d'obscurantisme et d'ignorance qui remplissaient les pages du livre de l'humanité. Elle voulait contribuer, à sa façon, à éclairer les peuples sur ce que la vie a d'essentiel, sur cela même qui demeure quand tout ce qui avait toujours fait l'histoire des hommes s'allumait dans l'engouement et

s'éteignait par les larmes. L'épanouissement de la technologie, en tant qu'elle assassinait lentement le souci de la morale et de la foi, la terrifiait et la révoltait, comme elle effrayait au reste beaucoup le si pieux peuple britannique. Elle ne réclamait pas qu'on abandonnât la technologie, comme les Amish, mais elle avait la conviction que, sans le progrès spirituel, la technologie deviendrait rapidement plus forte que l'homme, car elle imposerait son influence sur les hommes sans que les hommes n'imposassent en contrepartie sa sagesse sur elle.

« Ô peuple insensé! écrivait-elle quelquefois. Ô peuple déraisonnable, qui ignore le pouvoir immense que tu possèdes (car tu es l'humanité, tu es ce qui décide de ce que sera l'humanité de demain, ce qui décida de ce qu'elle devait être hier, et nul autre que toi — et surtout pas ceux que tu élis — ne choisit ce que tu dois être:), comment peux-tu craindre ce que tu as créé toi-même et que tu alimentes chaque jour par l'usage même de ce que tu dis redouter? Ces ruines que tu appelles le monde, ô peuple, contemple-les et pleure, car elles sont ton œuvre! Non, vraiment, quel peuple est assez fou pour penser qu'il n'est pas responsable de ce qu'il est devenu? »

Emportée par sa fougue, elle poursuivait en condamnant l'esprit d'imitation, du « troupeau », comme disait Nietzsche, source à ses yeux de tous les malheurs du monde, et se rappelait, dans ces moments de transport et dans un sourire amer, cette parole d'un

auteur qu'elle aimait et à qui elle empruntait d'ailleurs volontiers l'éloquence: « *Honte à toi, troupeau faiblard et inutile! Honte à toi, troupeau de barbares! Dès qu'il s'agit de regarder en face tes actes criminels et de les réparer, ton regard devient borgne et ton corps paresseux! Honte à chacun d'entre vous qui imitez stupidement vos semblables, car si la mode demandait qu'on portât des peaux de bêtes, vous vous précipiteriez sur vos lances pour aller chasser l'animal sauvage! »*

Ainsi, chacun de nous maudissait et chérissait tout en même temps sa propre histoire, son propre combat, ses propres rêves. Notre mariage, au demeurant, reposait sur ces forces et ces faiblesses que nous avions en partage. Ce n'était ni une union arrangée, ni un de ces mariages inutiles et motivés par une passion égoïste et instable qui ne ressemble pas même à l'amour aux yeux de qui sait aimer et qui, après qu'elle a disparu, ne laisse que de l'ennui et des sanglots.

« Voilà bien l'œuvre du Diable (si j'y croyais), m'écriais-je parfois en y songeant, qui, comme l'a dit le bon Dieu de sainte Catherine, se fait sentir tout d'abord dans l'allégresse, mais laisse ensuite l'âme dans la tristesse et un remords dans la conscience! »

Notre mariage tendait en effet pour Dolorès et moi à un but très différent. Ce n'étaient pas seulement les goûts que nous partagions pour la vérité, pour une révolution pacifique et spirituelle du monde, pour l'écriture aussi (adolescents déjà, nous écrivions tous deux des pamphlets passionnés, enfiévrés par le désir de

voir paraître bientôt un nouveau monde) qui nous avaient réunis. Dans son principe, notre mariage avait été et demeurait sacré, dans le sens le plus pur de ce mot: il était pour nous l'occasion de notre accomplissement mutuel. Chacun de nous était pour l'autre à la fois le moyen, la muse et le moteur de sa propre réalisation. Aucun de nous n'était fait pour mener l'existence ordinaire qui semble satisfaire les faibles exigences de la plupart des hommes. Pour nous, nous étions tous deux dévorés par un appel, par une vocation. Un besoin d'absolu et de justice nous écartait de la médiocrité et nous destinait à une existence à la fois solitaire et enfiévrée. Nos âmes avaient soif de quelque chose de plus vrai, de plus universel, et les tourments qui les animaient n'étaient jamais égoïstes, mais se rattachaient par un lien indéfectible à l'humanité tout entière et à son destin: nous sentions en nous l'homme nouveau, l'homme christique qui nous possédait de sa force sublime et grandissait en nous, comme les plaisirs banals du quotidien possédaient et consumaient le peuple ignorant de son infinie misère. Nous le laissions de plus en plus nous réduire à de simples véhicules de sa volonté. Nous le sentions qui nous poussait à des hautes méditations et à des actions singulières et inspirées, alors même que nous croyions nos propres forces épuisées.

Au demeurant, lorsque malgré tout l'inspiration nous manquait, ou que le souffle de nos passions respectives nous emportait loin des rivages de la raison et de la

sérénité, nous avons coutume de nous rendre sur la plage rocailleuse que surplombe la maison, et de nous en remettre à l'océan afin qu'il nous inspirât le moyen de lever l'obstacle, de résoudre le problème. Ici, sur cette plage, nous trouvions aussi la beauté, et la beauté nous rendait à nous-mêmes. Ce qui est laid est étranger à l'homme. Et il n'est rien de plus beau dans la nature que cette immensité qu'aucun poète ne pourrait dire, rien que cet espace infini que la main de l'imagination voudrait sculpter, saisir, peindre, écrire, créer, mais que l'esprit contemplatif peut seul embrasser parce qu'il a renoncé à ses propres forces. L'imagination n'est pas si bien faite qu'elle puisse appréhender la véritable beauté, et tout son exercice n'en exprime pas plus qu'une représentation, non seulement infidèle, mais étrangère à ce qu'elle prétend pourtant montrer. Il peut certes produire de la beauté, mais quelle beauté fade et inconsolante il crée pour l'âme accoutumée à trouver dans la contemplation d'un bois, d'une mer, d'un ciel le moyen de se ressourcer! Mais qu'un homme abandonne sans réserve son attention à ce spectacle de la nature, et le voici qui en ressent toute la puissance sublime, et le voici qui se fait le plus grand poète, le seul peintre de la nature.

C'est sur cette plage également, entre la solitude des terres et l'infini de l'océan, que, recevant les visites régulières de notre amie Ann-Elizabeth Truven, nous allions nous promener. Cette femme au naturel extraordinairement raisonnable et qui ne trouvait de joie

égale à celle d'être simplement là, sur cette plage, avait la faculté fort peu commune de ne jamais céder aux excès de son cœur et de nous écarter des nôtres. Lectrice passionnée de Defoe, de Hopkins et des transcendentalistes américains, excellente cavalière et pratiquante assidue du bouddhisme zen dont la Grande-Bretagne avait récemment découvert la philosophie, elle appréciait par ailleurs dans notre couple quelque chose qui était si rare dans la bourgeoisie victorienne: je considérais Dolorès comme mon égale; et la sagacité peut-être prophétique d'Ann-Elizabeth lui faisait considérer cette parité comme un signe précurseur de la société de demain. Mais Ann-Elizabeth était à peu près la seule dont nous apprécions vraiment la société, et il était rare en dehors d'elle que quelqu'un franchît le seuil de notre maison. Au reste, si nous ne l'avions pas, au début, recherchée, la solitude où nous étions n'était pas pour nous déplaire. Nous y trouvions la paix dont chacun de nous éprouvait le besoin pour les recherches de l'esprit et le repos de l'âme. De plus, dans la mesure où notre jardinier était chargé de se rendre au village le plus proche pour acheter tout ce dont nous ne disposions pas sur place, notre goût de plus en plus prononcé pour l'érémisme et la nature n'était pour ainsi dire jamais freiné.

Et si, lors de nos fraîches et vigoureuses ballades quasi quotidiennes à travers les vallons, la nature nous montrait combien elle pouvait ressourcer le corps, l'esprit et l'âme, elle pouvait aussi nous rappeler parfois

que sa volonté — je veux dire ses lois — est toujours plus forte que toutes les ambitions humaines qui lui sont contraires, et qu'il peut coûter la vie de celui qui ne la comprend pas ou refuse de s'y plier. C'est ainsi qu'il nous arriva, un jour que nous étions partis au large, Dolorès et moi, à bord du petit voilier de mon père, d'être surpris par la soudaine apparition d'une tempête. Le ciel fut en quelques instants remué comme s'il s'eût agi d'un verre d'eau qu'on aurait agité, et bientôt les côtes, effacées par les nues qui étaient comme tombées sur elles, ne nous furent plus visibles. Nous ne pouvions plus rien discerner que cet infinie blancheur sombre qui ne ressemblait en rien à ce que nous percevions encore vingt minutes auparavant. Tout avait disparu, tout avait été engouffré dans cette bouche tourmentée, par ces lèvres, l'une du ciel et l'autre de la mer, qui s'étaient refermées sur nous avec un appétit et une violence tels que toute la volonté du monde n'aurait pu les attendrir. Le foc s'était déchiré, et le talon du gouvernail venait de se briser en heurtant un rocher. Dans la cabine du bateau, nous priâmes comme jamais sans doute nous ne l'avions fait jusque-là, en dépit de la piété qui nous habitait tous deux. Mais où peut bien aller une prière quand le ciel même n'est plus là? Après quelques minutes d'intense dévotion, nous entendîmes un craquement violent qui provenait de la proue. Nous crûmes mourir. Et, renonçant à prier, ne ressentant plus l'espoir, cette corde d'argent qui nous rattache à Dieu, nous nous résolûmes à accepter notre mort.

C'est alors qu'en nous se fit un grand calme. La tempête ne nous inspira plus aucune crainte. Notre esprit flottait dans la paix comme notre voilier dans le gouffre blanc qui le perdait. Il se passa ainsi quelques minutes durant lesquelles le vent et le ressac remuèrent frénétiquement nos corps, mais non notre âme. Puis la tempête, petit à petit, s'éloigna, ou peut-être s'apaisa d'elle-même, comme le font les vents de sable. Et lorsque le bateau cessa pratiquement de tanguer, nous sortîmes de la cabine et constatâmes avec bonheur que la « bouche de la nature » nous avait, si j'ose l'expression, « vomis » près du rivage.

... JOURNAL

« 12 janvier - Une tempête inattendue a encore soufflé cette nuit dans les terres. Le vent a hurlé si fort que nous n'avons pu fermer l'œil. Les vagues ont lacéré les rochers de la plage comme des griffes puissantes. Et malgré la violence des éléments, j'aurais juré avoir entendu une voix, un chant peut-être qui accompagnait le souffle ravageur de la nature. C'était comme une voix plaintive, qu'on pouvait distinguer comme un écho de la pluie qui se brisait sur les vitres (et Dieu sait si les vitres de Revealson sont vieilles et fragiles!). Cette impression singulière qui me glaça le sang a persisté aussi longtemps qu'a duré la tempête, en dépit de mes efforts pour me convaincre que j'halluciniais. La voix s'est finalement interrompue à l'aurore avec le vent et